

Qu'est-ce qu'*En Rue* fabrique | (comme recherche) ? |

La recherche fait chantier,
le chantier fait recherche

En Rue

Saint-Pol-sur-Mer, Tétéghem, Dunkerque

Qu'est-ce qu'*En Rue* fabrique (comme recherche) ?

**La recherche fait chantier, le chantier
fait recherche**

Une permanence de recherche (p. 03)

Gestes de recherche (p. 11)

En quête de questions (p. 15)

À la recherche des marges (p. 19)

Quand la recherche s'écrit en fanzine... (p. 25)

Octobre 2018

Une permanence de recherche

Notre équipe est composée de Martine BODINEAU, docteure en sciences de l'éducation, Pascal NICOLAS-LE STRAT, sociologue, professeur en sciences de l'éducation, responsable du laboratoire Experice (Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis) et Louis STARITZKY, doctorant, chercheur en sciences sociales. Nos recherches s'inscrivent dans l'axe « Territoires en expérience(s) » du laboratoire Experice (Expérience, Ressources Culturelles, Éducation) et dans le réseau des Fabriques de sociologie.

« Territoires en expérience(s) » (laboratoire Experice) réunit des recherches qui abordent les territoires à partir, d'une part, de l'expérience que les habitants et citoyens en développent et, d'autre part, des initiatives collectives qu'ils prennent pour contribuer à leur fabrication. Le territoire est donc principalement abordé comme un espace d'expérimentation et d'apprentissage, propice au développement d'une « capacitation » citoyenne.

Le réseau des Fabriques de sociologie a été créé en 2012 avec le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord. Il associe chercheurs et praticiens d'horizons différents (artistes, architectes, militants, activistes, intervenants sociaux, formateurs...). Il vise à clarifier les notions et concepts mobilisés en recherche collaborative et en recherche-action et à favoriser un maillage d'expériences¹.

Notre équipe inscrit son travail dans la filiation de la recherche-action et des démarches apparentées (recherche-expérimentation, recherche collaborative).

Dans le cadre du projet En Rue, nous développons une « permanence de recherche », à savoir un travail de recherche en continuité, se développant dans la durée et réengagé à l'occasion de chaque chantier. Cette approche est en affinité avec ce que Patrick Bouchain, Sophie Ricard et Edith Hallauer nomment « permanence architecturale », au sens où l'architecte se familiarise avec les lieux et tend à y devenir, pour un temps donné, un habitant *familier*, ordinaire².

1 *En ligne* : <http://www.fabriquesdesociologie.net/>.

2 *Patrick Bouchain et EXYZT, Construire en habitant, Actes Sud, 2011, 114 p.*

Dans la même veine méthodologique, nous pensons nécessaire que le chercheur développe son travail dans la durée, par une présence suivie, en interaction forte avec les acteurs du projet afin de se familiariser avec l'expérience et d'en devenir lui aussi un acteur familier. Il fabrique sa recherche en faisant expérience avec les personnes, en partageant les activités des acteurs.

Les chercheur-es maintiennent néanmoins leur distance critique grâce à des outils méthodologiques, bien documentés en recherche-action : la tenue d'un journal collectif de terrain qui permet aux chercheur-es de confronter leurs observations et de distancier leur implication, la mise en discussion régulière des avancées de la recherche à la fois avec les acteurs concernés et avec des chercheur-es extérieurs au terrain de recherche.

Nous développons une conception à la fois critique et contributive de la recherche en sciences sociales : critique car nous nous efforçons, avec les personnes concernées, de déchiffrer les situations, de les mettre en perspective et d'en dégager les enjeux ; contributive car nous pensons que la recherche, conduite en collaboration, « capacite » les acteurs du projet et le projet lui-même en contribuant à l'enrichissement des expertises et des expériences, à l'explicitation des processus et des méthodes et en mettant en valeur les enjeux et les perspectives.

Nos pratiques de recherche s'appuient sur plusieurs « engagements », épistémiques et politiques :

Des recherches conduites en coopération

Les habitants d'un quartier, les usagers d'un lieu et les membres d'une communauté de vie disposent d'un riche savoir sur leur expérience. En tant que chercheur, nous lui portons attention (comment faciliter l'expression de ces savoirs ? Comment créer les conditions pour que, collectivement, nous puissions prendre connaissance et conscience de cette « expertise » que les personnes possèdent sur leurs conditions de vie ?) et nous lui portons considération (comment contribuer à la mobilisation et à la reconnaissance de ce savoir ? Comment renforcer sa légitimité ?).

Il s'agit pour nous, chercheur-es, de contribuer à la valorisation de cet ensemble de connaissances et expertises, élaborées et transmises à travers de multiples pratiques quotidiennes et expériences de vie. Le travail de recherche doit s'engager à partir et avec ces savoirs « de l'intérieur ». Nous nous efforçons de créer les conditions méthodologiques et relationnelles facilitant les interactions et le dialogue entre nos « savoirs de recherche » et

l'ensemble des connaissances, représentations et langages dont disposent, individuellement et collectivement, les personnes avec qui nous collaborons.

Un collectif de recherche élargi

La recherche n'est pas conduite par les seuls chercheur-es. L'ensemble des questions qui se posent à la recherche et que pose la conduite de la recherche elle-même concernent et intéressent toutes les personnes associées à l'expérience, que ce soient les habitant-es du quartier, les usagers d'un lieu, les différents intervenants professionnels (éducateur, chargé de mission, agent d'une Collectivité, architecte, soignant...). Il convient donc d'instaurer un cadre collectif, pluriel et pluraliste, où l'ensemble des enjeux de la recherche puissent être confrontés, discutés et éventuellement controversés.

Il n'y a, pour nous chercheur-es, aucun domaine « réservé ». L'ensemble du processus de recherche est rendu « apparent », qu'il s'agisse des hypothèses retenues, des choix de méthode, de la conduite concrète de la recherche, de la construction des observations, de la formulation des analyses. Cet ensemble donne lieu à échange et clarification et, possiblement, potentiellement, à co-élaboration.

Des recherches tout à la fois impliquées, situées et contextualisées

Les « savoirs de recherche » que nous développons sont eux-mêmes fortement liés à la façon dont nous nous impliquons dans une situation, à la façon dont nous nouons des relations dans un contexte donné, et à la façon dont nous nous associons à des activités.

Cette implication du chercheur-e est riche d'expériences et de connaissances. Ce que le chercheur éprouve, ressent, perçoit participe pleinement au travail de recherche et contribue à l'alimenter et à documenter les réalités que nous découvrons. Nous nous attachons donc à expliciter nos implications et à les élucider. Cet effort fait complètement partie de la recherche. Nous ne sommes pas « extérieurs » ou « étrangers » aux situations dans lesquelles nous nous engageons ; nous y sommes impliqués à partir d'une position spécifique, celle d'un-e chercheur-e qui vise à produire des connaissances, avec les personnes concernées, à l'occasion d'une présence et d'une participation nécessairement limitées

dans le temps. Les formes et les modes d'implication du chercheur sont l'objet de discussions avec les personnes avec qui nous coopérons ; il est souvent très stimulant de co-analyser nos implications et, ainsi, de pouvoir échanger à propos de ce que chacun ressent et perçoit dans une situation donnée, avec son expérience d'habitant, de chercheur ou d'intervenant (travailleur social, chargé de mission, artiste...).

Nous revendiquons donc une conception « située » de la recherche, au sens où nous interrogeons les enjeux et rapports sociaux qui affectent inévitablement le déroulement de la recherche (en particulier les enjeux de reconnaissance, de qualification et de disqualification, impliqués par la rencontre entre savoirs d'horizons différents). Et nous revendiquons une conception « contextualisée / ancrée » de la recherche car nous tenons compte, et prenons en compte du mieux possible, l'ensemble des expériences, sensibilités, représentations ou encore expertises qui font la spécificité d'un lieu et qui caractérisent une expérience de vie (un habitat, par exemple). Nous pouvons parler de ce point de vue d'une conception écologique (ou écosophique) de la recherche dans la mesure où notre travail de recherche se réalise à l'entrecroisement de ces nombreux enjeux et rapports sociaux, en se rapportant de manière constructive et réflexive aux différents contextes et situations.

Des recherches qui s'exercent « à découvert »

Nous sommes des chercheur-es qui travaillons « à découvert », en nous « exposant ». Nous n'avancons pas « masqué-es ». Nous ne nous réfugions pas derrière des méthodologies formalistes et intimidantes. Notre pratique de recherche est une pratique en dialogue et en relation. Nous concevons le terrain de recherche comme un espace de rencontres, d'interactions et, possiblement, de controverses. Nous sommes donc présents sur des temps suffisamment longs pour favoriser une recherche conçue comme « expérience », une expérience que nous partageons avec les acteurs directement concernés (habitants, usagers, professionnels)³.

Cette conception éthique et politique de la recherche influence naturellement nos orientations méthodologiques. Nous retenons donc des méthodes d'observation tout à la fois impliquée et participante et, dans le

3 *Pascal Nicolas-Le Strat*, Quand la sociologie entre dans l'action (La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique), *Les éditions du commun*, 2018.

cadre d'entretiens, nous privilégions la non-directivité (des entretiens de longue durée qui permettent aux personnes d'élaborer leurs propres analyses sur la situation qui les concerne). Par ailleurs, nous valorisons des temps collectifs d'échange et de confrontation, en introduisant des protocoles favorisant une circulation et une distribution les plus égalitaires possibles des prises de paroles et des contributions.

Une recherche en expérience et en expérimentation

Nous considérons que pour comprendre ce que vivent des personnes (le cœur de métier d'une recherche en sciences sociales), le mieux est de partager des expériences de vie et d'activité avec elles, en devenant en quelque sorte « membre » de leur communauté ou de leur groupe, durant le temps limité d'une recherche. C'est en faisant expérience avec les personnes concernées que nous pouvons espérer approcher les réalités qu'elles vivent et nous familiariser avec ce qu'elles ressentent et ce qu'elles pensent. Il s'agit donc pour nous de « venir en expérience » avec les protagonistes des situations qui intéressent notre travail.

Nous n'hésitons pas à nous associer à leur activité, à jardiner quand nous menons des recherches dans un jardin partagé ou dans un jardin commun, à fabriquer ou bricoler quand nous nous intéressons à des pratiques de co-construction et d'auto-fabrication. Vivre par soi-même, en tant que chercheur, est un « outil » méthodologique particulièrement fécond. Nous n'hésitons pas non plus à « expérimenter » avec les personnes, en prenant l'initiative d'une activité ou d'un projet, en le co-concevant avec elles et en le réalisant en commun.

Expérimenter ensemble, c'est accepter de se décaler les uns les autres, les uns par rapport aux autres, c'est découvrir une situation inhabituelle et se découvrir réciproquement, mutuellement, dans un contexte différent. Ces « perturbations » sollicitent autant les chercheur-es que les autres acteurs et, d'une certaine façon, mettent tout le monde à égalité, à égalité face à un processus nouveau, vis-à-vis duquel le chercheur n'a pas plus de connaissance et de maîtrise, à égalité face à l'inconnu et à l'incertitude, à égalité face à l'ingéniosité à développer. Ces décalages, ces décadres, provoqués par une expérimentation (une initiative inhabituelle, un projet inattendu), nous semblent particulièrement appropriés pour se découvrir et se connaître mutuellement et, ainsi, avancer ensemble en recherche.

Une « mise à l'épreuve réciproque » des savoirs et expériences

En tant que chercheur-es, nous ne cherchons pas à défaire ou à déconstruire les autres savoirs sociaux mais, au contraire, nous cherchons à interagir avec eux, car ces interactions sont particulièrement stimulantes et fécondes pour la recherche. Savoirs d'expérience (l'expérience de l'habitant, du professionnel mais aussi du chercheur), savoirs spécialisés (les savoirs associés à la diversité des pratiques sociales, professionnelles ou non), et savoirs de recherche s'interpellent, se confrontent et « s'éprouvent » réciproquement. Chacun de ces savoirs chemine et se développe à l'occasion de ces interactions, grâce à elles et avec elles. Nous pensons que l'ensemble des acteurs peuvent en tirer un bénéfice et que chaque type de savoir peut être fécondé par cette dynamique – chaque savoir parvenant alors à se formuler plus clairement, à être mieux reconnu, à enrichir son langage, à devenir plus conscient de ses possibles et potentialités.

Le travail de recherche se fonde naturellement sur des objectifs de vérification et de validation (gagner en fiabilité), mais il peut aussi contribuer à une meilleure reconnaissance des savoirs d'expérience et à une plus forte pertinence des savoirs spécialisés. La dynamique de recherche ne produit pas seulement de la recherche ; nous souhaitons qu'elle soit pareillement favorable et féconde pour l'ensemble des expériences et expertises concernées.

Nous sommes attentifs à ce que la conduite de la recherche renforce bien sûr la fiabilité des observations, constats et analyses (un savoir de type « recherche »), mais nous sommes tout autant attachés à ce qu'elle contribue à une meilleure reconnaissance et prise en compte des savoirs d'expérience (les savoirs que les personnes disposent sur leur propre situation et condition) et à un renforcement de la pertinence des savoirs spécialisés (les savoirs inhérents aux différentes pratiques sociales, dont celles des éducateurs, des artistes, des artisans, des techniciens des Collectivités locales...). Nous faisons donc l'hypothèse, à la fois politique et épistémique, que le jeu réciproque des interpellations et confrontations entre savoirs et expériences d'horizons différents est profitable à chacun et stimulant pour tous.

Quand nous engageons une collaboration de recherche, nous espérons naturellement des acquis sur le plan de la recherche mais aussi, conjointement, consubstantiellement, des acquis démocratiques en parvenant à une meilleure reconnaissance de l'ensemble des savoirs et

expériences, et en contribuant à des rapports plus égalitaires entre les personnes concernées par une même situation (habitants, chercheurs, usagers, professionnels).

Une recherche qui module ses « écritures »

Très souvent, à l'occasion de recherches participatives, les chercheurs reprennent complètement le pouvoir au moment de l'« écriture » de la recherche, dont ils s'arrogent l'exclusivité et dont ils font un domaine réservé. Nous sommes conscients de ce point souvent aveugle, en tout cas très critique.

Pour avancer positivement sur cette question, il convient en premier lieu que l'équipe de recherche, elle-même, fasse l'effort d'ouvrir et d'élargir ses expériences d'écriture. D'une part, en ce qui concerne l'écriture des « textes » qui classiquement rendent compte de la recherche et de ses résultats, nous ouvrons les pratiques d'écriture. Nous tenons à ce que l'écriture de la recherche soit plurielle et joue avec plusieurs registres : journal de recherche, chronique, témoignage. D'autre part, en investissant des écritures qui ne passent pas classiquement par du « texte ». Il est possible d'intégrer à la recherche et à sa restitution d'autres « écritures », à savoir, possiblement, des photographies, des vidéos, des cartes, des dessins, des schémas, des représentations théâtralisées...

Si les chercheur-es, eux-mêmes, font l'effort d'ouvrir et d'élargir leur pratique d'« écriture », alors les conditions deviennent plus favorables pour accueillir les « autres » écritures, celles des personnes concernées et des professionnels associés. Nous retenons donc deux perspectives : celle d'une recherche qui hybride ses écritures, qui ne fait pas du « texte » le registre unique et exclusif de restitution des travaux de recherche et qui, dans la fabrication de « textes », le fait en jouant sur plusieurs registres et expériences (textes analytiques, chroniques, journaux de terrain, témoignages du chercheur sur sa propre expérience de recherche...); celle d'une recherche qui adapte son écriture en fonction des contextes de présentation et des mises en discussion, et en fonction des destinataires.

La recherche que nous pratiquons est une recherche en constante traduction, afin de se déplacer, autant que nécessaire, d'un registre à un autre, d'un interlocuteur à un autre, d'un contexte de présentation à un autre. La recherche donne donc lieu à la production de plusieurs supports et « rendus », selon qu'elle soit discutée avec les personnes immédiatement

concernées, avec des personnes intéressées mais plus à distance, avec d'autres chercheurs, avec un collectif de citoyens ou avec des représentants institutionnels.

Nous ne transigeons pas sur le contenu, mais nous adaptons les conditions de son énonciation et de sa présentation. Il s'agit toujours de la même recherche mais à chaque fois nécessairement spécifiée, contextualisée et singularisée, par ce travail de traduction que nous considérons indispensable. L'écriture de la recherche et ses nécessaires traductions nous semblent des questions indissociables.

Gestes de recherche

Notre « permanence de recherche » vise à associer les habitants et les professionnels, dans la durée, à une démarche de recherche-action à partir de questions qui leur importent ; elle concernera la vie du quartier et sa transformation, les façons d'habiter un quartier, les mobilités à l'intérieur et à l'extérieur du quartier... Ces questions deviennent, pour le sociologue et pour les personnes associées, des « sites de problématisation »⁴, à savoir des « espaces de délibération » où prennent forme les enjeux, où ces enjeux peuvent être documentés (à partir d'observations, d'entretiens, de données communiquées par les institutions publiques...) et où ils sont « délibérés », débattus et controversés. Il s'agit, dans le cadre de la recherche-action, de contribuer à ce que les questions se partagent et deviennent ainsi « d'intérêt commun ». Cette dynamique de questionnement et de problématisation « outille » démocratiquement les habitants et les différents professionnels en favorisant la maturation des enjeux, leur explicitation et donc, conséquemment, leur prise en compte dans le débat public. Cette réflexivité apportée par la recherche-action « capacite » collectivement les habitants et renforce leur « expertise d'usage ».

Cette dynamique de recherche-action contribue aussi à ce que les habitants associés décryptent et s'approprient les dispositifs et dispositions de la politique urbaine qui affectent profondément leur vie. Elle représente ainsi une forme de « vigilance démocratique », avec l'appui d'un travail de documentation, d'enquête et de problématisation, par rapport aux différents « chantiers » en cours dans leur milieu de vie (construction, aménagement, création d'équipements publics...). Elle crée des contre-points (d'intérêt commun) vis-à-vis de l'expertise des différents professionnels mobilisés par ces chantiers, en rendant visibles des enjeux qui restent souvent masqués (en particulier ceux affectant la vie quotidienne), en contribuant à ce qu'ils soient lisibles par l'ensemble des acteurs en présence (par des jeux de traduction. Rendre lisible pour un architecte ou un paysagiste des expériences de vie très ancrées dans leur quotidien) et en contribuant à ce qu'il puissent se « dire », qu'ils deviennent

4 *Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe, Agir dans un monde incertain (Essai sur la démocratie technique), éd. du Seuil, Coll. Points, 2001, p. 298.*

« dicibles » (sous la forme de récits, de narrations, de conférences gesticulées, de chroniques...) et donc « entendables ».

La recherche-action⁵, parce qu'elle s'inscrit dans la durée et la continuité (permanence), peut favoriser une nouvelle « écologie de l'attention »⁶, profitable à l'ensemble de la dynamique urbaine, en portant attention et considération à des questions qui émergent difficilement dans le débat public et en prenant soin des milieux de vie, surtout lorsqu'ils sont fortement affectés par des processus de rénovation, de réaménagement et de mobilité contrainte ou choisie.

Ces dynamiques prennent forme à travers plusieurs gestes de recherche et gestes de chercheur-e.

La sociologie en chantier. Le chantier est l'unité de lieu et de temps de la recherche. La recherche s'y déroule en même temps que les autres activités, et dans le même temps. Le chercheur fait lui aussi chantier.

Le chantier fait méthode pour le sociologue. Il y installe son travail. Son atelier rejoint les autres espaces de production et de fabrication. Les questions dont il se saisit émergent des différentes activités. Le chantier fait recherche.

Équiper le chantier avec la sociologie. Le chercheur apporte ses outils et ses techniques. Il fabrique dans le chantier, avec le chantier et pour le chantier. La recherche est une ressource. Elle est en appui des autres activités, et réciproquement.

Faire recherche avec les objets. Les objets ont une vie. Qui les a conçus et réalisés ? Avec quels matériaux, matières et outils ? Qui les utilisent et comment ? Les objets ont une histoire et racontent des histoires. Ils nous parlent d'usage et d'imaginaire, d'envie et de rejet.

Faire recherche en situation. De nombreuses questions, techniques et de conception, se posent en cours de fabrication des équipements urbains. Elles sont liées à une situation précise et c'est dans cette situation, et avec elle, qu'elles sont traitées. Le sociologue adopte la même méthode.

5 *Voire en particulier les travaux de Hugues Bazin : Enjeux d'un tiers espace scientifique – Éléments méthodologiques et épistémologiques en recherche-action, 2014, en ligne : http://recherche-action.fr/hugues-bazin/download/methodologie%20recherche-action/2014_Enjeux-dun-Tiers-Espace-scientifique.pdf/.*

6 *Yves Citton, Pour une écologie de l'attention, éd. du Seuil, 2014.*

Territoires en expérience(s)

Le chantier se met en recherche. Quand une situation problématique se présente, elle sollicite l'attention de tous. Le chantier s'assemble. Quel matériau utiliser ? Où le trouver ? Comment fabriquer une pièce ? Le chantier se met en recherche. Le chercheur y participe.

Les outils à la main. Chacun arrive sur le chantier avec sa boîte à outils, le sociologue pareillement. Les outils sont déchargés du camion. Ils sont disponibles. Chacun peut venir s'équiper en fonction des besoins de son activité. Les outils de la recherche rejoignent les autres. La sociologie se fabrique à la porte du camion.

Qu'est-ce que le chantier fabrique ? En cours de chantier, des équipements sont construits, des possibilités voient le jour, des coopérations se développent, des enjeux émergent, des désirs s'expriment. Qu'est-ce que le chantier fabrique ? Autant d'humain que de non-humain, autant de matérialité que d'imaginaire. Le chercheur intègre cet enchaînement de fabrication, en y ajoutant ses petites fabriques de sens, d'interprétation, d'observation, de questionnement, de conceptualisation.

La vie en chantier. Lors d'une activité, des questions émergent sur de nombreux plans : technique, politique, esthétique, relationnel, organisationnel, urbain, sociétal. La vie est un chantier permanent. La recherche contribue à ouvrir des chantiers là où ils n'étaient pas nécessairement attendus.

La recherche en traduction. Un équipement est à la fois une question technique, esthétique, urbaine, éducative, imaginaire. Pour chacun de ces aspects il est possible de se mettre en recherche. La sociologie ouvre son atelier à de multiples endroits. Elle se déplace. Elle se développe sous la forme d'une traduction permanente.

Des ponctuations de recherche. Lors de la fabrication des modules, les espaces se modulent. Les intensités varient. La recherche introduit elle aussi son rythme. Elle crée des distances, elle ralentit des situations et en accélère d'autres. Du point à la virgule, de l'exclamation à l'interrogation, la recherche introduit sa ponctuation dans la vie du chantier.

La recherche épiphyte. Un équipement existe avec (par) ses prolongements et ses détournements. Il s'hybride avec des usages, se greffe à eux. La sociologie procède de la même façon. Elle ne se substitue pas aux savoirs à l'œuvre dans le chantier, mais se mêle et s'entremêle à eux. Elle ajoute, prolonge, décale, étonne. Elle est ajoutée, prolongée, décalée, étonnée. La recherche affecte, la recherche est affectée.

En quête de questions

Georges Lapassade⁷ avait pour habitude, lors de ses recherches et interventions, d'interpeller ses collègues et de s'interpeller lui-même avec une question tonitruante : qu'est-ce que nous foutons là ? Le sociologue doit effectivement (se) poser la question de sa présence, de ce qui la motive et de ce qu'elle provoque.

Une question « instauratrice »

Pourquoi nous a-t-on sollicité ?

Avec quelles attentes ? Dans notre jargon professionnel, nous parlons de « commande ». Quelle est la « commande » ? Qui la formule ? Cette « commande » importe pour qui ? Rencontre l'intérêt de qui ? Pour une part, cette « commande » est explicite ; elle a donné lieu à plusieurs échanges avant notre arrivée dans le projet En Rue. Pour une autre part, difficile à mesurer, elle reste implicite. Quelles sont les attentes des uns et des autres vis-à-vis de la recherche ? Et elles peuvent être évidemment différentes selon les interlocuteurs. Pour une autre part encore, cette attente n'existe pas ou ne s'exprime pas. Et cela est parfaitement compréhensible et légitime. Il n'y a rien d'évident à associer des sociologues, d'autant que leur contribution agit de manière plutôt indirecte ou médiane, et souvent décalée dans le temps.

À l'instant, nous revenons, avec Martine, d'une déambulation (pour faire savant) dans la Cité des cheminots (Ville de Saint-Pol). À l'occasion de cette promenade, nous avons longuement discuté de cet enjeu de la « commande ».

Qu'est-ce que nous venons faire dans le projet En Rue ? Qu'est-ce que nous foutons là ? En nous confrontant à cette question, ainsi que nous y invite

7 *Georges Lapassade, philosophe, sociologue et anthropologue a été enseignant à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis. Il a dans les années 60 développé une théorie des institutions et de leur critique, en faisant jouer en particulier la dialectique instituant (phase de création) / institué (phase de stabilisation). Il a été le premier sociologue en France à prendre la mesure de l'importance du Rap et il a invité de nombreux rappers à l'université Paris 8. En ligne un entretien de Lapassade (1992) : <https://www.youtube.com/watch?v=cxkm-Xnkdkw/>.*

bruyamment Georges Lapassade, nous sommes de plein pied avec ce qu'est le travail de recherche. Le sociologue qui commence à « produire » avant d'avoir décrypté et explicité (un enjeu de méthode) ce « qu'il fout là » se comporte comme un « fou du volant ». Il manœuvre un outil puissant (l'usage des mots, la mise en langage, l'entrée en analyse...) sans en prendre complètement la mesure et sans l'avoir vraiment « en main ». Une sociologie qui ne clarifie pas son mode d'engagement (son mode d'emploi) est aussi risquée qu'une scie électrique mise entre les mains d'un parfait néophyte.

La sociologie s'apparente parfois à une course joyeusement débridée (et je m'en réjouis. Toute licence en art⁸. Toute licence en recherche), encore faut-il que cette liberté créative ne se transforme pas en machine infernale, en particulier pour les nombreux « publics » constitutifs d'une recherche en science sociale (habitants, professionnels...). Dans tout sociologue sommeille un Soldat Petit Pois, une Pénélope Joli Cœur ou un Max Le Rouge⁹, dont il convient de tirer le meilleur... et d'éviter le pire.

Les motifs et motivations de la recherche représentent une question fondatrice (instauratrice) de la recherche. Elle ne reçoit pas de réponse simple. Et elle doit surtout être rouverte aussi souvent que besoin. Elle représente une des balises de la recherche ; elle n'évite pas au sociologue tous les écueils et les récifs, mais elle lui évite d'aller aveuglément, ou naïvement, droit dedans.

Le soir (9 juin 2018) une longue discussion nous occupe à ce propos ; elle réunit Patrick, Martine et moi-même, et les membres du collectif Aman Iwan. Patrick lorsqu'il sollicite des artistes ou des chercheurs dans ses projets ne passe pas commande (au sens de la commande publique) mais leur adresse une invitation. Il est intéressé de voir comment ils répondent à l'invitation, s'en saisissent et élaborent à cet « endroit ». Ce déplacement, de la passation d'une commande (publique) à l'adresse d'une invitation, est particulièrement stimulant en raison de l'incertitude qu'il provoque ; il élargit significativement le champ des possibles, de part et d'autre. Il met au centre du processus les inconnues d'une rencontre. Qui rencontre qui ?

- 8 *André Breton et Diego Rivera, Pour un art révolutionnaire indépendant. Léon Trotsky co-rédacteur du texte, mais non signataire, avait pour sa part écrit : « Toute licence en art, sauf contre la révolution prolétarienne ».* En ligne : <https://www.marxists.org/francais/trotsky/oeuvres/1938/07/lt19380725c.htm/>.
- 9 *En écho (bien sûr) à la série Les fous du volant (titre original : Wacky Races, États-Unis, 1968).* En ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Fous_du_volant et <https://www.dailymotion.com/video/x415gtm/>.

Autour de quoi et pourquoi ? Ce déplacement laisse néanmoins ouverte la question des attentes réciproques : ce que chacun attend de l'autre, ce que l'un projette dans l'activité de l'autre, ce que tous nous anticipons dans notre relation à l'autre. À cet endroit, précisément, en tant que chercheur nous tenons à décrypter et expliciter ce qui se passe et se trame, afin d'œuvrer à une rencontre suffisamment équilibrée et, surtout, généreuse pour l'ensemble des protagonistes.

Des questions. La recherche en émergence

J'avance ce texte, attablé au café tabac Le Flash, situé en face de la mairie de Saint-Pol. Je bois un ballon de blanc que j'accompagne d'un sachet de chips (le paquet raconte que ces chips sont originales et authentiques et qu'elles sont fabriquées avec des Pommes de Terre de France ; elles sont labellisées « Produits de Bretagne ». Les chips deviennent bavardes). Martine est restée sur le Chantier. Elle me montrera ses photos à mon retour.

Le sociologue est une personne « en quête de questions ». Dans le cadre du projet En Rue, qu'est-ce qui fait question ? Qu'est-ce qui fait problème ? Qu'est-ce qui fait différence ? Qu'est-ce qui est problématique ? Toutes ces questions vont progressivement donner forme à la recherche. Elles ne sortent pas toute faites de la tête du chercheur. Le sociologue « découvre » ses questions (dans le double sens du terme, à savoir « trouver » et « rendre visible ») en observant et en interagissant... en étant présent et en « menant l'enquête »¹⁰. Des questions émergent. Ce sont toujours des petits événements. Quelque chose fait « tilt ». Une réalité étonne. Une parole détonne. Une observation intrigue. Et, chacune de ces situations est l'occasion de formuler des questions. Pourquoi ? Comment ?

Lors d'une recherche à Rennes (2012), j'avais installé un dispositif dans l'espace public pour « récolter » des questions. Ce dispositif « Bureau des questions » correspondait à une installation très simple : un sociologue assis devant sa table, un carnet ouvert devant lui. Les passants pouvaient s'arrêter et déposer dans le carnet leur question. À partir de cette « récolte », le sociologue pouvait commencer son travail ; sans ces questions, il est démuné. Il est empêché de travailler. La question est son principal outil de travail. « Les questions sont à la fois des têtes chercheuses – elles explorent,

¹⁰ Selon l'heureuse formulation de John Dewey in Œuvres philosophiques II – Le public et ses problèmes (s. la dir. de Jean-Pierre Cometti. Tr. de l'anglais et préfacé par Joëlle Zask), Publications de l'Université de Pau, Farrago / éd. Léo Scheer, 2003.

farfouillent, furètent – et des têtes foreuses. Elles opèrent des percées et des traversées. Grâce à elles, le sociologue peut porter son regard au-delà de la réalité présente. Qu'est-ce qui se cache derrière ? Qu'est-ce qui se dessine au loin ? Qu'est-ce qui voit le jour au-delà des apparences ? Les questions traversent et transpercent les évidences »¹¹.

La question est un aiguillon. Elle attire l'attention sur un phénomène resté inaperçu. Elle entrebâille une réalité et laisse entrevoir un nouvel horizon. Elle fait dérailler le cours ordinaire des perceptions et ressentis. Elle rompt l'évidence. Pourquoi ? Comment ?

Chaque question est un signal. Elle relève et révèle. Elle pointe un phénomène et l'éclaire de son étonnement. Elle révèle. Elle amène à fleur de perception et de compréhension des réalités peu apparentes ou peu considérées.

Une question est toujours une épreuve, une épreuve pour la situation considérée et une épreuve pour celui qui la considère. Le regard change, l'attention se modifie. L'observateur comme la situation s'en trouvent transformés, l'observateur car il ne se rapporte plus à la situation de la même façon – il la « voit » et l'« entend » autrement –, la situation car elle laisse transparaître, en elle-même et dans son mouvement propre, un petit quelque chose d'autre, de différent.

L'étonnement est un opérateur de pensée, la question son instrument.

Une recherche se développe grâce à un jeu (ouvert, libre, risqué) de questions et, en retour, elle installe et acclimate dans le projet ses questions, des questions qui introduisent un doute, qui instillent une hésitation, qui déplacent l'attention, qui invitent le regard à se déporter, à se décaler... Le chercheur équipe la situation avec ses questions ; il en installe quelques unes, il en reprend certaines, en déplacent d'autres. Il les réengage fréquemment. Des questions insistent, et prennent place durablement dans le paysage. D'autres s'éteignent aussi vite formulées. Les questions équipent la vie. Les questions représentent l'équipement intellectuel et démocratique d'un projet. Le chercheur est une sorte d'équipementier spécialisé en questions, comme certains le sont en chaussures au cours du mondial de foot qui commence et qui, à n'en pas douter, va alimenter les discussions sur le Chantier.

Pascal NICOLAS-LE STRAT

11 *Pascal Nicolas-Le Strat, Bureau des questions, en ligne : <http://www.le-commun.fr/index.php?page=bureau-des-questions/>.*

À la recherche des marges

Ce texte aborde deux questions : que font les sociologues quand ils sont là et quels concepts pourraient permettre de saisir et de formuler la "manière de faire" des chantiers En Rue ? Le concept des "marges" et celui des "petits miracles", inventés aux détours de conversations avec Patrick Le Bellec, ouvrent quelques pistes de réponse à l'une et à l'autre.

Que font les sociologues quand ils sont là ?

Qu'est-ce que nous foutons là, ou que venons nous faire dans le projet En Rue ? C'est la question « *instauratrice* » que pose Pascal Nicolas-Le Strat (« En quête de questions », publié dans cette même brochure).

Pour moi, au cours du chantier qui se déroule sur le site du « Môle 1 » à Dunkerque, en ce mois de septembre 2018, cette question en appelle une autre : « qu'est-ce que je fais quand je suis là » ?

Lorsqu'on observe les chantiers, on peut voir des silhouettes qui s'affairent, transportant et manipulant des matériaux, perçant, ponçant, creusant, et d'autres qui semblent ne rien faire. Des personnes discutent à quelques mètres des activités ou plus loin. Parfois ce sont les travailleurs qui se concertent ou font une pause, ou encore interrompent leurs tâches pour converser avec quelqu'un venu rendre visite. Parfois, ce sont des personnes qui participent au chantier en donnant des coups de main de ci de là et, le reste du temps, discutent, observent et semblent apprécier le simple fait d'être là.

Je fais partie des secondes. On me voit en effet le plus souvent en train de ne « rien faire », si ce n'est discuter et prendre des photos avec l'appareil que je tiens constamment à la main. Ne « rien faire », ne rien précipiter, prendre le temps de découvrir les personnes, les activités, les contextes, font partie de notre manière de travailler. Mais au cours de ce quatrième chantier auquel je participe, j'aimerais bien y « faire quelque chose », d'autant que j'y serai pour la semaine et le plus souvent seule (Louis et Pascal seront présents durant deux jours). J'avais envisagé de travailler à l'élaboration

d'un troisième numéro du Fanzine En Rue¹² mais, comme je le pressentais, les constructions sont de plus grande ampleur cette fois et l'équipe ne peut pas s'extraire de son travail.

Et donc... j'arrive, le 14 septembre 2018, dans un univers très différent de celui des quartiers Guynemer et Jean Bart de Saint-Pol et du quartier Degroote de Tétéghem, dans lesquels les derniers chantiers se sont tenus. Nous sommes au bout du Môle 1, dans un immense espace ouvert sur la mer, où s'entremêlent d'énormes bateaux, des hangars imposants et de larges espaces libres. L'échelle du chantier est également d'une autre nature. Je découvre l'ébauche du jardin dont la construction constitue le programme du chantier. Les trois structures circulaires qui composeront le jardin, fabriquées à l'aide d'un empilement de blocs de béton, sont déjà en place. Les installations de bois qui doivent équiper deux d'entre elles sont en cours de construction. Ce travail « pharaonique » m'impressionne et je suis rapidement séduite par cette entreprise qui me semble un peu folle, dans laquelle l'équipe En Rue est déjà engagée avec ardeur. Je me suis donc laissée emportée par ce qui se passait là.

Alors... qu'ai-je fait au juste ?

J'ai pris de nombreuses photos. Dans ce décor insolite et sous le soleil de cet été qui semblait ne pas vouloir finir, je ne savais plus où « donner de l'appareil » tant mon regard était sollicité par de multiples images. Les constructions en cours m'apparaissaient dans des perspectives différentes à chaque pas. Ayant demandé qu'on me prévienne si l'on souhaitait que je photographie une activité spécifique du chantier, l'équipe d'Aman Iwan (le collectif d'architectes animant le chantier) m'a proposé de documenter le travail de construction d'une des structures du jardin, en particulier la phase délicate de mise à niveau du sol à l'aide de gravier. J'ai donc photographié, sous tous les angles, un travail alternant force (pour soulever les lourds blocs de béton à l'aide de sangles) et extrême précision (pour repérer le « niveau » grâce à un outil du même nom, à des ficelles tendues sur des piquets plantés dans le sol, et pour caler, « au millimètre », des blocs de béton sur leur tapis de gravier).

J'ai participé à la préparation des repas. D'ordinaire, je fais en sorte de m'en dispenser, préférant contribuer d'une autre manière aux tâches collectives (en lavant la vaisselle par exemple, ce que j'ai également fait à plusieurs reprises au cours du chantier). Mais dans ces circonstances, les travailleurs et travailleuses étant très mobilisés par l'ampleur et l'échéance du chantier,

12 *Les Fanzines ENRUE#0 et ENRUE#1 ont été édités en juin et juillet 2018. J'ai collaboré au second.*

c'est surtout en apportant mon aide aux cuisiniers du jour que je pouvais me rendre utile.

J'ai également, comme à l'accoutumée, passé beaucoup de temps à échanger avec les personnes présentes, plus nombreuses ici qu'au cours des chantiers précédents et me donnant l'occasion de nouvelles rencontres.

En somme, je n'ai rien fait de ce qui est d'ordinaire attendu de la part des sociologues. A ceci près que j'ai pris quelques notes sur un minuscule carnet. Son usage habituel est davantage celui d'un « pense-bête » que celui d'un « carnet de bord », mais ce sont ces quelques lignes qui m'ont procuré la matière du présent texte. Pour moi, comme pour les chantiers En Rue, il apparaît que l'essentiel n'est pas forcément là où l'on croit le trouver.

Les « marges » et les « petits miracles » : des concepts pour saisir l'insaisissable ?

Observant de loin les activités du chantier, nous discutons, Patrick Le Bellec et moi, de la difficulté de saisir et d'exprimer ce qui se passe ici, qui semble insaisissable, et des concepts que nous pourrions employer ou inventer pour caractériser la manière dont les « choses se font ». C'est pour entamer une liste de ces concepts que j'ai ouvert mon petit carnet, complétée au cours des conversations suivantes.

Le premier dont je traiterai ici pourrait s'appeler : « le concept des marges ». La marge, me dit Patrick, n'est pas « en dehors », elle fait partie du « dedans », comme la marge d'une page fait partie de la page. Le travail de construction constitue le cœur des chantiers, mais les activités s'étendent bien au delà. Elles débordent dans les marges et c'est là qu'elles prennent tout leur sens.

Au cours d'un repas, j'ai entamé une conversation avec A., en visite sur le chantier. Il m'a parlé de sa trajectoire, de ses projets et nous avons échangé à ce propos. Il est venu à titre professionnel et c'est dans ce temps « off » du repas que nous avons pu prendre le temps d'un échange plus personnel. Rien de particulier à cela, pourrait-on remarquer, des moments semblables sont possibles dans d'autres circonstances. Peut-être, mais ça n'est pas certain. Les chantiers En Rue accueillent des personnes d'horizons divers, dont les raisons d'être là sont variées, et sans qu'il leur soit demandé de s'en expliquer. C'est avant tout des personnes singulières qui se trouvent en

présence dans cet espace ouvert, le poids des rôles et des fonctions étant ici fortement allégé.

Offrir ces espaces de rencontre, ces temps précieux somme toute assez rares, fait partie intégrante de la démarche du collectif En Rue. Les moments « off » ne le sont jamais vraiment, ils sont à la marge. Si ces échanges sont possibles, c'est peut-être parce que le chantier ouvre à chacun la possibilité de « se poser », de se ressourcer, de profiter d'un temps et d'un lieu éphémères, un « entre-deux » propice à la divagation des idées et des sensations, (comme le voyage en train durant lequel j'ai entamé la rédaction de ce texte, que mes activités des jours précédents m'avaient empêchée d'imaginer). Une autre personne, en visite à titre professionnel, a fait part du plaisir qu'elle éprouve à venir partager le repas avec l'équipe, à s'installer un moment pour travailler, loin de son bureau.

Qu'est-ce que la sociologue peut bien retirer de tels échanges et des moments passés à faire la vaisselle, ou à éplucher des pommes de terre, avec des personnes rencontrées le jour même (outre le plaisir qu'elle éprouve elle-même à « divaguer » dans ce lieu improbable, en bonne compagnie) ? Peut-être ne peut-elle rien en retirer sur l'instant. Elle se contente de « faire », comme les autres et avec eux. Mais peut-être qu'en s'imprégnant de ces moments épars, ces sensations fugaces, parvient-elle à percevoir ce que ces personnes elles aussi font là, y compris quand elles semblent ne rien faire. Peut-être apprend-elle à entrer dans les marges pour saisir ce qui paraît insaisissable.

Cette vacance, souvent agréable et parfois inconfortable, est une forme de « disponibilité » (un concept figurant dans la liste), me dit encore Patrick. C'est probable en effet. C'est certainement cette disponibilité qui me permet de partager un moment avec G. Il vit une période difficile, après plusieurs ruptures professionnelles, et s'interroge sur son avenir. Je lui dis, en témoignant de ma propre expérience (rien ne m'ayant préparée à reprendre tardivement des études universitaires), qu'il trouvera peut-être une voie dans une direction encore inconnue. Il me regarde avec attention, comme pour laisser cette idée s'installer dans son esprit, puis nous mettons fin à ce dialogue inattendu. G. reprend son travail de ponçage et je poursuis mon chemin (nous passerons d'autres moments ensemble, en cuisine). En cet instant, la sociologue ne sait pas très bien ce qu'elle est en train de faire mais, de façon certaine, elle participe avec enthousiasme au jeu des rencontres improvisées qui se joue dans les marges des chantiers En Rue.

C'est également la disponibilité des participants du chantier qui leur permet d'accueillir des personnes « en situation de handicap », dans le cadre de la

collaboration avec l'association « Les Papillons Blancs » de Dunkerque. J'ai été frappée par le naturel avec lequel plusieurs membres de l'équipe ont pu échanger, travailler, jouer et rire avec ces personnes, au premier abord déroutantes. Les professionnels de l'association ont souligné la qualité de cet accueil et la rareté des lieux susceptibles de l'offrir.

Parmi la liste des concepts, figure celui que nous avons nommé : les « petits miracles ». Quand survient une difficulté, mineure ou plus embarrassante, la personne capable de la résoudre est là, sans que l'on ait pu prévoir que l'on aurait besoin d'elle à ce moment précis, ou sans savoir qu'elle disposait des compétences nécessaires pour intervenir dans ces circonstances.

Cheyenne est là, disponible, quand personne ne s'est encore désigné pour préparer le repas. En l'absence de Naby, qui d'ordinaire assure l'approvisionnement, c'est Abder qui s'en charge. Fred est là lui aussi, pour contribuer à la fabrication et l'installation d'une cornière métallique, qui doit soutenir la passerelle d'une des structures du jardin. Au moment où l'une des équipes rencontre des difficultés (il s'agit de l'équipe chargée du travail délicat évoqué ci-dessus : la mise à niveau du sol pour l'installation d'une plateforme de bois), on découvre qu'un des participants du chantier est en mesure d'apporter son aide, comme le rapporte le présent récit :

En cette fin d'après-midi, je traverse le vaste espace du Môle pour rejoindre le lieu de la construction et photographier l'avancée du travail. Taiwo, recruté par l'association « Les jardins du cœur » qui participe au chantier, occupé au travail de ponçage durant la journée, se dirige au même endroit, pour saluer l'équipe avant de quitter le chantier. Sur place, les travailleurs sont occupés à tasser la couche de gravier qu'ils ont déposée sur le sol, de sorte qu'elle soit parfaitement plane. Taiwo dépose son sac et sa veste pour se joindre à eux. Il saisit un tasseau de bois et, d'un geste précis et régulier, martèle le gravier pour l'aplanir. Nous le regardons faire avec étonnement. Nous découvrons qu'il est expert en la matière, il dispose d'une formation et d'une expérience dans le domaine de la construction.

Le travail se poursuit après son départ et, plus tard dans la soirée, l'équipe est quelque peu découragée. Après de nombreux efforts, le premier bloc de béton qui doit soutenir la plateforme a été posé en bonne place, mais le support de gravier s'étant déformé, le travail est à refaire. Taiwo sera là, le lendemain et les jours suivants, pour contribuer à la poursuite de la construction.

À quoi peuvent donc bien tenir ces « petits miracles » ? Sauf à se contenter de la thèse des « hasards heureux », il doit bien exister une explication au

fait que les « bonnes personnes » soient toujours là au « bon moment ». On peut certes objecter que parler de « miracle » ou de « hasard » n'est qu'une manière d'attribuer un sens à ces situations, a posteriori. Il est en effet possible, après coup, de considérer que les choses se sont passées comme elles « devaient » se passer (la construction devait être achevée à la fin de la semaine), et cela grâce à un événement surprenant permettant de lever les obstacles qui l'auraient empêché. Si cet événement ne s'était pas produit, les choses auraient pris un autre cours et, ailleurs, on aurait certainement parlé d'échec ou de désorganisation.

Mais ici, comme me l'explique Patrick, achever la construction dans le temps imparti n'est pas un objectif impératif pour le collectif En Rue. Paradoxalement, l'« impréparation » (évidemment relative) des chantiers ainsi que le parti-pris de ne pas envisager en amont les difficultés qui pourraient survenir – ni leur solution : par exemple, recruter des spécialistes –, ouvrent aux « petits miracles » la possibilité d'advenir. S'il s'agit bien de faire aboutir les constructions qui fondent la mise en œuvre des chantiers, le but poursuivi est moins de construire que d'entreprendre une expérience collective et c'est la manière dont celle-ci peut prendre corps qui retient toute l'attention. Certaines compétences s'avèrent très précieuses à un moment particulier, mais c'est surtout la variété des compétences qui garantit la solidité de l'entreprise collective. La démarche du collectif En Rue s'appuie sur une logique « systémique », chacun constituant une pièce de l'ensemble.

Une autre explication des « petits miracles » est à rechercher dans une certaine « manière de faire » du collectif En Rue, qui se déploie dans les marges des chantiers, incitant Taiwo à retarder l'heure de son départ, motivant les participants (notamment les membres de l'association Eco-Chalet) à poursuivre le labeur jusqu'à la nuit tombée, et poussant Fred à consacrer au chantier les courts moments de repos que lui laissent ses horaires de travail (en « trois huit »), dans l'une des principales usines métallurgiques de Dunkerque.

Martine BODINEAU

Quand la recherche s'écrit en fanzine...

« *L'important ce n'est pas le but c'est le chemin parcouru. Ratez-le vous-même* »
(Fanzine Tant qu'à bout ! #3 2015)

Si, depuis les années 60, le fanzine s'est très largement installé comme une des composantes importantes de l'histoire des contre-cultures, trouver la genèse précise de cette pratique semble assez compliqué. Pour certains, il faudrait aller chercher du côté des pamphlets politiques du XIXe siècle que l'on se transmettait de la main à la main, d'autres vous parleraient des journaux muraux d'extrême-gauche ou bien iraient chercher du côté des avant-gardes artistiques du XXe siècle (dadaïsme, surréalisme...). Il est très clair que la culture fanzine n'a pas eu besoin d'exposer ses filiations pour se développer et qu'elle s'est très vite affranchie de tout code et de tout esprit paternaliste.

Qu'il soit consacré à la musique rock, punk, au cinéma, à la bande dessinée, à la science-fiction ou à la politique (parfois même à la rénovation urbaine), le fanzine ouvre toujours, de par son caractère autoproduit et indépendant, un espace de liberté à celles et ceux qui décident de le faire exister. Produire un fanzine est donc une expérimentation politique qui, comme nous allons le voir, se joue à plusieurs niveaux. C'est d'abord l'affirmation que tout le monde est en capacité de créer son propre média (le DIY étant indissociable du fanzine), de diffuser sa propre culture, d'exposer et défendre ses propres opinions. Portant son intérêt sur des mouvements culturels et/ou politiques très souvent marginalisés, et donc peu exposés par les médias dominants, « la culture fanzine s'avère (donc) être aussi une culture de résistance, voire de contestation de l'ordre social. »¹³

Écrit avant tout par des amateurs pour des amateurs, le fanzine est un mode de communication horizontale qui s'inscrit radicalement dans ce que Rancière appelle une méthode de l'égalité¹⁴ puisque « l'idée que chacun

13 *Samuel Étienne, Bricolage radical, Génie et banalité des fanzines do-it-yourself, strandflat édition, 2016.*

14 *Je reprends cette notion dans le prolongement des réflexions que Pascal Nicolas-Le Strat engage sur la politique de l'expérimentation.*

peut faire la différence, que la plus petite opinion ou expérience compte, que les individus ont un pouvoir, est au cœur de la culture du fanzine»¹⁵. Les fans de bande dessinée, le collectif féministe, le groupe punk, revendiquent ainsi tous des manières d'être au monde qui décalent, qui résistent, qui font différence et qui, par la pratique du fanzine, trouvent une manière singulière de se dire et de s'écrire.

« Ne parlez pas pour nous, lisez nous ».



Dès notre arrivée sur les chantiers En Rue, nous avons commencé à réfléchir à la façon dont nous allions faire recherche sur ce terrain. Sur les chantiers nous étions conviés à participer avec le collectif et les habitants aux fabrications en cours, il fallait que nous trouvions nous aussi une manière

Ce dernier souligne qu'une « politique de l'expérimentation représente une manière de relever le défi de cette 'méthode de l'égalité' » (Pascal Nicolas-Le Strat, Quand la sociologie entre dans l'action. La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique, Éditions du commun, 2018, p. 141).

- 15 BARTEL Julie, « The Salt Lake City Public Library Zine Collection », in Public Libraries, vol. 42, numéro 4, cité dans Bibliothèques et Fanzines, consulté le 14/10/18 sur : <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64223-bibliotheques-et-fanzines.pdf>

d'inviter à bricoler la recherche collectivement. Bricoler une recherche qui ne s'écrit pas uniquement dans une temporalité extérieure au terrain de recherche, une recherche qui n'écrit pas juste « sur » mais « avec », une recherche qui fasse exister d'autres langages, d'autres manières de faire.

Parce que nous savons que les formes d'écriture de la recherche instaurent des rapports de domination qui, depuis les premières expéditions anthropologiques du XVIII^e siècle n'ont pas énormément évolué¹⁶, il nous fallait nous en décaler radicalement. C'est ici que le fanzine entre en jeu et que nous proposons au collectif En Rue d'en créer un et de le produire pendant le temps du chantier. Le fanzine propose un autre scénario, celui d'une recherche qui se donne à voir et tente de s'écrire dans des formes diverses et avec les personnes impliquées dans la situation.

Le fanzine En Rue est un travail de coopération, personne n'est en mesure de le produire seul et sûrement pas les chercheurs associés au projet. Textes, photos, cartographies, dessins, interviews, mise en page, il fait appel à un nombre de connaissances et de savoir-faire diversifiés et demande donc à être produit collectivement.

Produire un fanzine comme nous le faisons dans le contexte d'une rénovation urbaine, c'est venir affirmer que, même, et surtout, durant ces périodes où l'on réfléchit à l'échelle de plusieurs années, de plusieurs millions d'euros et de plusieurs milliers de tonnes de béton, le microsocial a encore toute son importance. Ainsi lorsque Salem dit « poser un banc est politique »¹⁷ et que nous l'écrivons dans le fanzine, nous décidons d'affirmer collectivement la portée politique de cet acte – peu importe l'échelle de cette construction. Le fanzine En Rue est un espace qui vient réaffirmer le sens de toutes les expériences, aussi petites soient-elles, qui redonnent un pouvoir d'agir aux habitants. C'est à partir de ces expériences que la rénovation urbaine sur ces quartiers devrait être pensée.

Dans le premier numéro nous écrivions que notre fanzine s'adressait principalement aux habitants des quartiers Guynemer / Jean Bart et Degroote, mais les modes de diffusion de notre fanzine se sont en réalité faits sous deux formes. Une version papier (avec un nombre d'exemplaires

16 De nombreuses recherches se jouent encore sur un mode : phase d'observation (le sociologue ne s'observant jamais lui-même, se considérant souvent extérieur à la situation observée) puis écriture d'un rapport de recherche remis au commanditaire (sans même exposer son travail aux personnes observées, ni prendre le temps de le mettre en discussion). Recherche et démocratie ne font pas toujours bon ménage !

17 Fanzine En Rue#0, Juin 2018.

assez limité) qui s'est principalement diffusée à travers les membres du collectif et des habitants associés aux chantiers. Une version pdf qui a circulé plus largement auprès des institutions en charge des questions urbaines sur les villes de Dunkerque, Saint-Pol et Tétéghem. La version numérique a aussi été diffusée dans les réseaux de la recherche auxquels nous sommes plus ou moins affiliés. Lorsque le fanzine circule au delà des groupes à qui il est au départ destiné, il prend un caractère particulier.

« Le fanzine devient une écriture d'intervention et nous vous la mettons entre les mains. » Le fanzine oblige à réagir, et puisque le nôtre est sensé être coproduit avec des chercheurs, des universitaires, dans le cadre d'une convention de recherche, il ne peut pas être complètement ignoré (si nous étions un groupe punk les choses se joueraient probablement de façon un peu différente). Ici le fanzine rejoint l'histoire, peu connue mais probablement assez importante des écritures d'intervention mise en pratique par certains courants de la sociologie¹⁸.

Louis STARITZKY

¹⁸ *Je pense ici, par exemple, à l'expérience que Georges Lapassade relate dans L'arpenteur, une intervention sociologique qu'il a menée à l'université de Montréal (UQAM) en 1970 dans laquelle il était invité à faire une analyse institutionnelle de cet établissement. Très vite, il avait créé avec les étudiants un journal Le nouvel analyseur qui, à bien des égards, ressemblait à un fanzine (détournement, collage, DIY).*

Martine Bodineau, docteure en sciences
de l'éducation, ethnométhodologue ;
Pascal Nicolas-Le Strat, sociologue,
professeur des universités ;
Louis Staritzky, doctorant, chercheur en
sciences sociales

*Territoires
en expérience(s)*

(Laboratoire Experice –
Université Paris 8
Vincennes Saint-Denis)

&

*Réseau des
Fabriques de sociologie*